

LE
CULTE
DES
SEPT
SAINTS
DORMANTS
D'ÉPHÈSE



UNE VÉNÉRATION
COMMUNE AUX
MUSULMANS ET
AUX CHRÉTIENS



*Les SEPT SAINTS AU VIEUX-MARCHÉ
(Côtes-du-Nord)*

*Devant l'entrée de la crypte-dolmen,
le Pr. Massignon et M. Amadou
Hampaté Ba au Pardon de 1961.*

1. — IMPORTANCE DU SITE D'ÉPHÈSE.

Le nom d'Ephèse évoque l'antique cité grecque de l'Asie mineure, où le culte d'Artémis (= Diane) — précédant le christianisme — se manifestait par un temple classé parmi les sept merveilles du monde. Mais il est aussi inséparable de saint Paul, qui prêcha sur l'agora, en l'an 57 de l'ère chrétienne, de saint Jean, qui y vécut (la basilique contenant son tombeau y a été retrouvée), et du troisième Concile œcuménique, où la Mère du Christ fut proclamée Theotokos (= Mère de Dieu), en 431 de l'ère chrétienne.

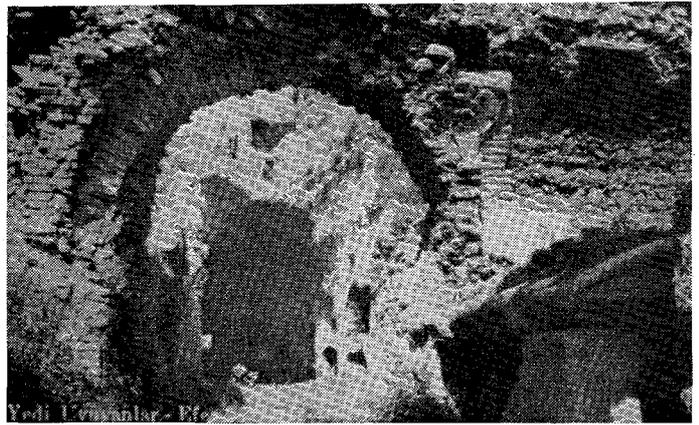
Placée sous la protection de saint Jean, la Vierge dut l'accompagner à Ephèse lors de son apostolat; il est probable qu'il l'installa hors de la cité antique : sur une colline avoisinante, l'on croit avoir découvert sa maison, connue actuellement sous le nom de *Panaya Kapulu* (c'est-à-dire « Porte de la Toute Sainte »).

Ce n'est pas, en effet, au bord du rivage (la mer s'est retirée de ce qui fut un des plus grands ports de l'Antiquité), mais bien dans la montagne, qu'il faut rechercher les traces du passé. Non loin de l'édifice de *Panaya Kapulu*, au flan d'une autre colline, se trouve, à côté de la tombe présumée de la Madeleine, une sépulture connue sous le nom de *Caverne des Sept Dormants*.

2. — ORIGINES DU CULTE DES SEPT DORMANTS D'ÉPHÈSE.

Les fouilles de l'Institut archéologique autrichien, en 1926, ont dégagé les ruines de la basilique des Sept Dormants (superposée à la Caverne), et ont permis de préciser sa date : elle remonterait au milieu du V^e siècle. L'archéologie se trouve confirmer implicitement l'époque évoquée par une tradition écrite ancienne, que l'on peut résumer ainsi. Sept jeunes gens d'Ephèse furent emmurés vivants dans une caverne lors des persécutions ordonnées sous l'empereur Décius, pour avoir refusé de renier leur foi en Dieu; ils ressuscitèrent après une dormition longue de centaines d'années, et moururent quelques heures plus tard, après avoir porté témoignage. Ils y furent vus collectivement par les habitants qui décidèrent par la suite de leur élever un sanctuaire. L'historien Honigmann a établi que cette tradition est commune aux Chrétiens Melchites, Nestoriens et Jacobites, et donc antérieure à leur division (V^e et VI^e siècles). Quant aux noms liturgiques de ces sept saints, ils sont déjà signalés en 530, chez un pèlerin latin d'*Afrique du Nord*, Theodosius, dans une liste jacobite de Nubie. L'église orientale célèbre deux fois dans son calendrier liturgique les Sept Saints Dormants : le 22 octobre (oraison commune des Martyrs), et le 4 août (fête de leur translation), tandis que l'Occident latin fixe au 27 juillet leur célébration.

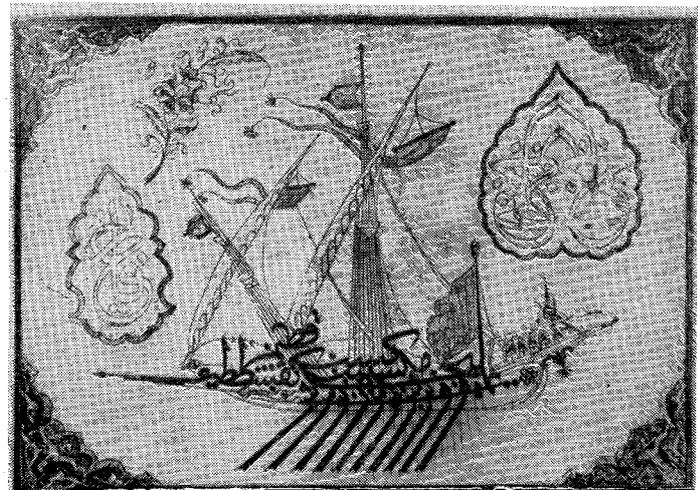
Mais, ce qui est plus remarquable, l'exemple de ces martyrs de la foi est vénéré hors des limites de la Chrétienté. En effet, la *sourate XVIII du Coran*, lue tous les vendredis dans les mosquées (et donc antérieure à la mort de Mahomet en 632) porte le titre d'*Al Kahf*, c'est-à-dire la Caverne. Cette sourate exalte l'abandon à Dieu des sept jeunes Ephésiens emmurés vivants, relatant leur témoignage de fidélité face à un ordre impie, puis leur dormition, qu'elle fixe à 309 ans. La sourate XVIII peut être consi-



A Ephèse, le seuil de la crypte des Sept Dormants.

dérée comme *L'Apocalypse de l'Islam*; non seulement, elle magnifie l'attitude des sept martyrs de la foi, mais encore, elle pressent, dans leur résurrection anticipée l'annonce du Jugement Dernier¹. « Dans leur farouche adoration de la seule transcendance divine, écrit l'islamisant Louis Massignon, les Musulmans font exception pour les Sept Dormants, et tolèrent qu'on élève des sanctuaires à ces martyrs parce que leur résurrection momentanée en a fait les témoins précurseurs du Jugement, les saints des derniers temps.² » Un des plus intéressants commentateurs du Coran, Shustari, dit que « le Saint perd le sommeil normal et entre dans le sommeil des Sept Dormants ».

Parallèle aux textes liturgiques des deux grandes religions, la dévotion populaire n'a cessé d'entourer les Sept Dormants, aussi bien chez les Musulmans que chez les Chrétiens. Au début du XX^e siècle, la marine de guerre turque les avait toujours pour protecteurs; et leurs noms se gravaient sur la poupe des navires, à Aden. Bien plus loin encore d'Ephèse, aux îles Comores, cet archipel musulman de l'Océan Indien, chaque maison est dédiée aux Sept Dormants, dont les noms sont aussi inscrits sur les arbres des rizières.



La Nef Turque ottomane des Sept Dormants.
XVII^e siècle.

3. — LOCALISATIONS DE LA DÉVOTION AUX SEPT DORMANTS EN ISLAM ET EN CHRÉTIENTÉ.

D'Ephèse, leur sanctuaire d'origine — qui reçut des pèlerins de fort loin dès les premiers siècles de cette tradition —, le culte des Sept Dormants a rayonné à travers l'Orient et l'Occident. En terre d'Islam, il s'est localisé souvent dans des cavernes, parfois dans des cimetières, et même des mosquées, depuis la Turquie (Ammuriya = Hadj Hamza : caverne souterraine d'un ancien couvent grec, et Tarse : grotte), la Syrie (Damas : mosquée des *Ahl al-Kahf*, avec sept *qibla* dans la crypte), l'Égypte (Le Caire : caverne du Maghwarî, au Moqattam), jusqu'en Afrique du Nord, où ces sites sont particulièrement nombreux.

En effet, la Tunisie les honore au Mont Gorra (caverne), à Midès (*koubba*), El Oudiane (*koubba*), et Tozeur (caverne); l'Algérie, au Cap Matifou (caverne), à Foug el toub (caverne et tombeau mégalithique), Guidjel-Ikjan (piliers dans le cimetière), N'gaous (tombes); et le Maroc, à Sefrou (caverne). Il n'est pas jusqu'à l'Espagne musulmane (« chambre aux dormants » à Gandia de Valence; caverne à Loja de Grenade), où ils n'aient été vénérés, aussi bien qu'à l'autre extrémité du monde musulman, en Afghanistan (à Meïmar : mosquée, et Upiyan : tombe), et dans le Turkestan chinois (à Toyoq : grotte et mosquée).

En Chrétienté, la diffusion des reliques attribuées aux Sept Dormants semble avoir suscité la dédicace de maints sanctuaires. On sait que Saint Grégoire de Tours (mort en 597) fut le premier à faire connaître la vie des Sept Dormants en Occident, donnant une traduction latine de la légende syriaque. Plus tard, la *Légende dorée* contribua à diffuser leur exemple dans le peuple.

Dans les pays germaniques (Rhénanie, Luxembourg, Suisse, Autriche), leur culte paraît lié à l'apport en 942 à Trèves de reliques des Sept Dormants, transférées de Rome. De là, elles auraient été apportées à Rotthof, où une basilique de style rococo a remplacé une chapelle gothique. Ces saints sont invoqués en Allemagne pour la guérison de certaines maladies, et dans les pronostics météorologiques.

A Rome, un très ancien oratoire des Sept Dormants, près de la Via Appia, récemment découvert, vient d'être érigé en musée.

En France, l'abbaye de Marmoutiers (près de Tours) avait une crypte dédiée aux Sept Dormants. Mais le plus antique monument qui leur soit dédié est bien le dolmen, devenu crypte-dolmen de la chapelle des Sept Saints en Vieux-Marché par Plouaret, en Bretagne. Non loin de ce dolmen christianisé où sont vénérés sept statuettes représentant les martyrs, se trouve une source qui leur est aussi dédiée; la dalle d'où jaillit l'eau de cette source est percée de sept trous placés en hexagone centré. Rapprochement significatif d'un même culte chez des populations de religion différente appartenant à des continents distincts : cette configuration s'observe également à la source à sept veines de Guidjel, près de Sétif en Algérie.

Mais alors que les pèlerins Bretons viennent faire leurs dévotions dans un dolmen (érigé en crypte), à Guidjel, dans le cimetière de Sidi Messaoud ben Driss, on montre sept

stèles dédiées aux Sept Dormants; ces stèles sont constituées par des piliers romains surmontés de dômes, avec des *kânouns* (foyers), où les visiteurs font brûler de l'encens.

Dans l'un et l'autre cas, la vénération aux Sept Dormants a consacré à nouveau, et comme stylisé, un monument déjà honoré dans l'Antiquité (dolmen, ou piliers). A Guidjel, deux pèlerinages par an ont lieu, le dernier vendredi de juillet et le vendredi suivant le 6 septembre — dates à rapprocher des fêtes des Sept Dormants dans le calendrier byzantin.

En Bretagne, le pèlerinage annuel a lieu le dimanche suivant la fête de la Madeleine (= le 22 juillet), date inscrite dans la dédicace visible au fronton de la chapelle — érigée en 1703 au-dessus du dolmen. Ce lien entre le culte de la Madeleine et celui des Sept Dormants pourrait bien remonter aux origines mêmes de leur diffusion en Occident, puisque la tombe des Sept Dormants est voisine de celle de la Madeleine, aux environs d'Ephèse.

Le pèlerinage breton s'accompagne d'un « cantique » fort beau, la *Gwerz ar seiz sant* (Cantique des Sept Saints); au début de cette *gwerz*, le dolmen est représenté comme l'œuvre de Dieu lui-même, « bâti dès le commencement du monde » — symbole du Temple universel des croyants — puis la vie et la mort des sept jeunes Ephésiens y sont exaltées; enfin sont évoqués des prodiges liés à leur invocation.

On sait que le culte fort ancien qui avait élevé menhirs et dolmens fut vivement combattu par les évangélisateurs. Aussi y a-t-il tout lieu de supposer que la dédicace du dolmen de Vieux Marché aux Sept Dormants fut antérieure à l'édit interdisant l'accès de ces monuments au culte chrétien. Gaidoz cite des cas analogues pour une *crypte-dolmen* dans les Asturies (à Canga de Onís), et pour une *église-dolmen* dans le Pays Basque (à Arrechinaga).

Le professeur Massignon croit que la vénération aux Sept Dormants d'Ephèse a pu parvenir dans la région de Vieux Marché par le petit port du Yaudet (en latin : Civitaten, en vieux breton Guéodet) près de Lannion, port par où l'Armorique s'ouvrait aux échanges avec l'Orient. D'autres saints orientaux se rencontrent aussi dans cette région, notamment Sainte Thècle à Ploubezre; et des sculptures représentant la Vierge couchée pour la Nativité, d'origine orientale, se trouvent précisément au Yaudet.

4. — UN PÈLERINAGE ISLAMO-CHRÉTIEN VIEUX DE 10 ANS. — SA VALEUR SYMBOLIQUE.

C'est dans ce cadre armoricain associant l'Orient avec l'Occident dans une même dévotion, que l'islamisant Louis Massignon eut la pensée de réunir des Musulmans et des Chrétiens, se joignant à l'immémorial « pardon » breton, qui répercute, à l'extrémité de l'Occident, la gloire des Sept Saints Dormants d'Ephèse.

Chaque année, depuis 1954, une délégation musulmane formée notamment d'ouvriers nord-africains venus de la région parisienne, se joint à la foule des pèlerins traditionnels de Bretagne, pour se rendre, à travers les landes, au vieux sanctuaire entouré de châtaigniers. La veille au soir, précédés d'une bannière où se lisent, en caractères arabes,

Ies phrases de la salutation angélique — communes au Coran et à l'Ave Maria —, des Musulmans s'associent à la procession menant au *tantad* ou feu de joie, cérémonial marquant chaque « pardon » ou fête traditionnelle en Bretagne.

Le lendemain, c'est-à-dire le dimanche matin, à l'entrée du dolmen il y a la récitation de la *fatiha*. Ensuite est célébrée dans la chapelle une grand-messe en rite oriental, où les chants, s'exprimant tour à tour dans la langue de chaque communauté représentée, alternent en grec, arabe, kabyle et français. A la fin de la matinée, pèlerins chrétiens et musulmans se rendent à la source sacrée pour y entendre réciter la sourate XVIII par une personnalité musulmane. C'est ainsi qu'un représentant du Mali fut l'hôte de Vieux-Marché en 1961, un Comorien en 1962, et cette année, trois Mauriciens, dont un professeur à l'Université de Lahore.

Cette manifestation islamo-chrétienne se termine par une *diffa* offerte par la délégation musulmane, où est servi un couscous accompagnant un mouton égorgé selon le rite d'Abraham. Présidé neuf années de suite par le professeur Massignon, du Collège de France, récemment décédé, le pèlerinage islamo-chrétien aux Sept Dormants associa espoirs et douleurs dans la prière pour une paix sereine entre les peuples. Cette année encore, cette cérémonie a

réuni au Vieux-Marché, les 27 et 28 juillet 1963, de nombreux Chrétiens et Musulmans désireux de poursuivre ensemble une œuvre de paix et de rapprochement spirituel.

Pendant les douloureuses périodes du conflit, des amis Algériens du professeur Massignon se rendirent, au péril de leur vie, à la source des Sept Dormants de Guidjel près de Sétif, pour se joindre aux prières des pèlerins de Bretagne. Ainsi, la vénération des Sept Saints d'Ephèse associe-t-elle dans l'espérance les fidèles des deux religions, comme le culte de la Vierge à Panaya Kapulu près d'Ephèse, dont le sanctuaire reçoit chaque année l'hommage de dizaines de milliers de pèlerins, en majorité Musulmans.

Geneviève Massignon
Docteur ès Lettres.

1. Cf. Louis Massignon, *Les Sept Dormants, Apocalypse de l'Islam*, ap. Mélanges Peeters, tome II, pp. 245-260.

2. Cf. Louis Massignon, *La maison de la Vierge et la résurrection des Sept Dormants à Ephèse*, ap. La France Catholique, 12 août 1955. Pour la documentation d'ensemble, voir du même auteur : *Les Sept Dormants d'Ephèse en Islam et en Chrétienté*, ap. Revue des Etudes Islamiques, 8 fascicules parus de 1955 à 1963.



A GUIDJEL-IKJAN : les sept piliers fâtimites des SEPT DORMANTS.

Santoro2
MAMZ solidaires

Massignon spirituellement solidaire des Musulmans

Qui est donc cet intellectuel catholique du XX^{ème} siècle qui a voulu vivre en grande solidarité spirituelle avec les Musulmans de son temps ? Il avait retrouvé la foi chrétienne de son enfance après des errances laïcisantes et des recherches archéologiques dans l'Irak de ses amis musulmans, les Âlûsî de Bagdad, grâce à « la visite de l'Étranger » divin qui lui fut faite alors qu'il remontait le Tigre sur un navire de l'administration ottomane en mai 1908. Un converti donc, qui a voulu consacrer sa vie de chercheur et de professeur, de tertiaire franciscain et d'animateur de la Badaliya, à Paris et au Caire, pour tenter une première « conciliation » entre Chrétiens et Musulmans grâce à son enseignement et à ses publications, développant pour ce faire une spiritualité spécifique qui tendait à intégrer d'une manière anticipée l'expérience religieuse et le mystère du salut des Musulmans de notre temps. Essayons donc de redécouvrir sa « courbe de vie » en ses étapes les plus importantes, puis de nous faire quelque idée de sa « vision théologique » de la religion musulmane comme telle. Sa vie ainsi consacrée à cette « conciliation » et son regard « christique » sur l'expérience spirituelle des Musulmans devraient nous permettre d'entrevoir alors, plus ou moins bien, ce que fut sa spiritualité spécifique face à ce que l'on pourrait appeler « le défi mystique » de l'islam.

1. Qui est donc Louis Massignon (1883-1962)¹ ?

Louis Massignon est né le 25 juillet 1883 à Nogent sur Marne, en France. Son père, Fernand, était sculpteur et peintre, connu dans le milieu artistique sous le nom de Pierre Roche. Après avoir étudié aux lycées Montaigne et Louis-le-Grand à Paris (1893-1899), il obtint ses baccalauréats en philosophie (1900) et en mathématiques (1901), puis prépara une licence ès lettres à l'Université (1902) avec une thèse sur *Le vocabulaire de l'amour dans l'Astrée d'Honoré d'Urfé*. Après avoir accompli son service militaire (1902-1903), il réussit à être diplômé en Etudes supérieures d'histoire avec une thèse sur le *Tableau géographique du Maroc d'après Léon l'Africain*, pour la préparation de laquelle il était allé sur place, à Alger, et surtout au Maroc (Tanger-Fès, avril 1904)². A Paris, diplômé en arabe littéraire et dialectal

¹ Cf. Jean Morillon, *Massignon*, Paris, Ed. Universitaires, 1964, 126 p. ; Camille Drevet, *Massignon et Gandhi : la contagion de la vérité*, Paris, Le Cerf, 1967, 219 p. ; *Massignon*, Cahier de l'Herne, Paris, 1970, 520 p. et 18 pl. ; Youakim Moubarac, *L'œuvre de Louis Massignon*, Beyrouth, Cénacle Libanais, 1972, 209 p. ; *Correspondance Claudel-Massignon (1908-1914)*, Paris, Desclée de Brouwer, 1973, 265 p. ; Guy Harpigny, *Islam et christianisme selon Louis Massignon*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique, 1981, 335 p. ; *Centenaire de Louis Massignon*, Université du Caire, 1984, 136 p. ; *Présence de Louis Massignon (Hommages et témoignages)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1987, 300 p. ; Vincent Mansour Monteil, *Le Linceul de feu (Louis Massignon, 1883-1962)*, Paris, Ed. Vegapress, 1987, 295 p. ; Jacques Keryell, *L'Hospitalité sacrée*, Paris, Nouvelle Cité, 1987, 483 p. ; *Louis Massignon, mystique en dialogue*, n° 90 de *Question de*, Gordes, 1992, 253 p. ; Jean-François Six, *L'Aventure de l'amour de Dieu (80 lettres inédites de Charles de Foucauld à Louis Massignon)*, Paris, Seuil, 1993, 344 p. ; Pierre Rocalve, *Louis Massignon et l'Islam*, Institut Français de Damas, 1993, 208 p. ; Jacques Keryell, *Jardin donné : Louis Massignon à la recherche de l'Absolu*, Paris-Fribourg, Saint-Paul, 1993, 303 p. ; Christian Destremau et Jean Moncelon, *Massignon*, Paris, Plon, 1994, 449 p. ; *Louis Massignon et le dialogue des cultures*, Paris, Le Cerf, 1996, 371 p. ; Jacques Keryell, *Louis Massignon et ses contemporains*, Paris, Karthala, 1997, 384 p., *Louis Massignon au cœur de notre temps*, Paris, Karthala, 1999, 379 p., *Louis Massignon, de Bagdad au Jardin d'une Parole extasiée*, chez l'auteur, 2008, 255 p.

² Ce mémoire a été publié à Alger, en 1906, sous le titre *Le Maroc dans les premières années du XVI^{ème} siècle. Tableau historique selon Léon l'Africain*, et réédité tel quel, en 2006, par la Bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc, 301 p.

après deux années d'études à l'École des langues orientales (1906), il se voit nommé membre de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, qu'il rejoint aussitôt. De là il est envoyé en Irak pour des recherches sur le terrain à al-Ukhaydir. Lors de son retour forcé à Bagdad (mai 1908), il est soupçonné, par les autorités ottomanes, d'être un espion et, par peur d'être arrêté et mis à mort, il tente, mais en vain, de se suicider. Dans sa « nuit de désespoir », il fait l'expérience spirituelle d'une « visite de l'Étranger », d'un Dieu qui le juge et le sauve grâce à l'intercession, en sa faveur, de « saints et d'abdâl » (selon lui, de Foucauld et Hallâj), ce qui lui fait retrouver la foi chrétienne de son enfance. Il regagne alors la France en compagnie du père carme irakien Anastase-Marie de Saint Elie³.

Il décide de consacrer désormais sa vie à mieux faire connaître al-Husayn ibn Mansûr al-Hallâj, ce mystique musulman condamné à mourir sur le gibet, à Bagdad, par deux juges musulmans, en 922. Tout en multipliant ses recherches à ce sujet, il étudie la philosophie musulmane à l'Université d'al-Azhar du Caire (1909-1910), puis enseigne celle-ci à la nouvelle Université égyptienne moderne (1912-1913). En février 1909, il avait rencontré à Paris le père Charles de Foucauld à qui il avait fait offrir sa thèse sur *Léon l'Africain et le Maroc* (fin 1908). Il avait alors songé à le rejoindre, comme disciple, en son ermitage du Sahara algérien, mais il se décida, sur le conseil de son directeur de conscience, à se marier avec une cousine, Marcelle Dansaert, le 13 octobre 1913, tout en vivant la spiritualité de son maître et modèle de Tamanrasset. Après la mort dramatique de celui-ci, le 1^{er} décembre 1916, il s'attachera à en faire connaître le témoignage et les écrits, inspirant ainsi à René Bazin la publication d'une biographie du *Vicomte Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite du Sahara*. Mobilisé durant la Grande Guerre, L. Massignon s'était retrouvé sur le front de Macédoine (1916-1917), avant d'être affecté auprès des États-Majors du Moyen Orient : c'est ainsi qu'il entra à Jérusalem avec Allenby et le colonel Lawrence d'Arabie, le 11 décembre 1917. Appelé à collaborer comme expert aux accords anglo-français Sykes-Picot, il ne ménagea pas ses critiques à une politique des Alliés qui trahissait « la parole donnée » au sharîf Husayn de la Mecque en 1915.

De retour en France, L. Massignon y reprit ses études et acheva bien vite la rédaction de ses thèses en Sorbonne. Le 24 mai 1922, il y défendit son doctorat ès lettres avec sa thèse principale sur *La passion d'al-Hallâj, martyr mystique de l'Islam*⁴ et sa thèse complémentaire intitulée *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*⁵. Professeur au Collège de France (1919-1954), il y enseigne la sociologie des pays musulmans. Il est aussi le rédacteur en chef de la *Revue du Monde Musulman* à partir de 1919, publie bientôt la 1^{ère} édition de l'*Annuaire du Monde Musulman*⁶ et se voit invité en de multiples Universités et Congrès pour y parler de philosophie et de mystique musulmanes. En 1926, il crée la *Revue des Etudes Islamiques* et, en 1929, l'Institut d'Études Islamiques de Paris. A Pâques 1928, il est le parrain au baptême de Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, auquel le liera désormais une amitié aussi spirituelle que franciscaine. En 1930, il a le courage de donner à ses amis *Les*

³ Cf. pour cette période décisive, Daniel Massignon, *Le Voyage en Mésopotamie et la conversion de Louis Massignon en 1908*, préface de Jean Lacouture, Paris, Le Cerf, 2001, 84 p., et *Autour d'une conversion (Lettres de Louis Massignon et de ses parents au père Anastase de Bagdad)*, textes choisis et annotés par Daniel Massignon, préface par Maurice Borrmans, Paris, Le Cerf, 2004, 112 p.

⁴ Publiée la même année, *La Passion d'al-Husayn-ibn-Mansour al-Hallâj, martyr mystique de l'Islam, exécuté à Bagdad le 26 mars 922*, Paris, Geuthner, 1922, 2 vol., 1.088 p. et 28 pl.

⁵ Publiée la même année sous ce titre, Paris, Geuthner, 1922, 302 et 104 p. et 1 fig. ; 2^{ème} éd., Paris, Vrin, 1954, 453 p. et 7 fig. ; 3^{ème} éd., Paris, Le Cerf, 1999 ; la traduction anglaise, par Carl Ernst, *Essay on the Origins of the Technical Language of Islamic Mysticism*, a été publiée aux USA, en 1997, University of Notre Dame Press, avec une préface par Herbert Mason.

⁶ Cet *Annuaire du Monde Musulman*, 1^{ère} éd., 1922-1923, 358 p., sera repris et continuellement mis à jour par l'auteur : 2^{ème} éd., Paris, 1926 ; 3^{ème} éd., Paris, Leroux, 1929, 484 p. ; 4^{ème} éd. (avec V. Monteil), Paris, PUF, 1955, 429 p.

trois prières d'Abraham⁷, c'est-à-dire *La prière sur Sodome*, puis *L'Hégire d'Ismaël* et enfin le *Sacrifice d'Isaac*. Membre de l'Académie arabe du Caire (1933), il se rend donc souvent au Caire, ce qui lui donne l'occasion en 1934, à Damiette, d'y prononcer un vœu de *badaliya* (spiritualité de compassion et substitution) avec son amie grecque melkite, Mary Kahil, lequel s'épanouira en association de prière chrétienne, de jeûne privé et d'engagement dialogique à partir de 1947, et cela jusqu'à sa mort (31 octobre 1962).

Le 5 décembre 1931, L. Massignon rencontre Gandhi à Paris : à son exemple, désormais, il donne à la non violence la première place en ses engagements politiques et culturels. De 1939 à 1945, à Paris, il continue études et publications, préparant une 2^{ème} édition de sa thèse de 1922⁸. Le 7 janvier 1947, il crée, avec des amis, le Comité chrétien d'Entente France-Islam. Le 28 janvier 1950, passé canoniquement au rite grec melkite, il est ordonné prêtre à titre personnel, au Caire, et s'y trouve engagé, plus que jamais, dans les multiples activités du Centre des Mardis de Dâr al-Salâm, qu'anime son amie Mary Kahil. De 1953 à 1955, il s'emploie politiquement au retour d'exil du sultan du Maroc, Mohamed V, qu'il était allé visiter à Madagascar. En 1954, il réussit à greffer un pèlerinage islamo-chrétien sur le Pardon breton aux Sept Martyrs Dormants d'Ephèse à Vieux-Marché, pour « une paix sereine entre Chrétiens et Musulmans », pèlerinage qui désormais, chaque année, voudra signifier cette « promesse de réconciliation » entre les vrais « fils d'Abraham », surtout dans une Algérie alors en proie aux conflits les plus dramatiques. Comment en accueillit-il l'indépendance, en juillet 1962, lui qui y avait toujours rêvé d'une fraternisation spirituelle authentique ? Il est mort en la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1962, en la fête de Tous les Saints dont il se savait particulièrement solidaire.

Louis Massignon s'est ainsi manifesté être, en même temps, un homme de science, un homme de cœur et un homme de Dieu. Ses publications universitaires démontrent à souhait combien grandes étaient ses qualités intellectuelles : une discipline rigoureuse, presque ascétique dans le travail, et une curiosité scientifique presque universelle dans la recherche, avec le scrupule de l'archéologue attentif aux plus petits détails, et aussi une créativité et une imagination qui renouvelaient en lui un esprit de synthèse en continuel ressourcement. Homme de cœur, il a su maintenir et développer tant de « profondes amitiés » auxquelles il se voulut toujours fidèle : ses « correspondances » sans nombre en sont le témoignage. Mais sa fidélité s'exprimait surtout envers les saints et les morts, d'où son amour privilégié pour les pèlerinages (surtout aux sanctuaires en l'honneur de Marie) et pour les cimetières « en attente de résurrection ». Homme de Dieu, croyant et prêtre, tertiaire franciscain et animateur de la *Badaliya*, il a su vivre et exprimer une spiritualité de la compassion universelle en esprit de substitution sanctifiante, au nom d'une « hospitalité abrahamique » qui se doit d'accueillir plus particulièrement « ceux qui sont loin » du Christ.

2. Son regard théologique sur l'expérience religieuse des Musulmans

Orientaliste catholique devenu un fin connaisseur de la mystique musulmane, L. Massignon se devait de renouveler le regard chrétien sur l'islam, après des siècles de polémiques où s'étaient épuisés de nombreux intellectuels et penseurs tant musulmans que chrétiens. Mais

⁷ *La Prière sur Sodome* fut tirée à 110 exemplaires de 32 p., Ed. Chirat, en 1930, et connut une 2^{ème} éd. corrigée, polycopiée, à 200 exemplaires, de 24 p., à Paris, en 1949. *L'Hégire d'Ismaël* fut publiée à Tours, en 1935, à 300 exemplaires, de 73 p. Le *Sacrifice d'Isaac* ne fut pas publié à part. On sait que les trois prières avaient été publiées, sous forme très abrégée, dans la revue *Dieu vivant*. Le texte définitif des *Trois prières d'Abraham* de Louis Massignon a été publié intégralement en janvier 1998 aux Ed. du Cerf à Paris.

⁸ Ce sera chose faite après sa mort, en 1975, grâce au zèle filial de Geneviève et de Daniel, ses enfants, et à l'aide des professeurs Henri Laoust, Louis Gardet et Roger Arnaldez, *La Passion de Hallâj, martyr mystique de l'Islam*, Paris, Gallimard, 1975, en 4 vol. : I. *La Vie de Hallâj*, 708 p. ; II. *La Survie de Hallâj*, 519 p. ; III. *La Doctrine de Hallâj*, 386 p. ; IV. *Bibliographie, Index*, 330 p.

n'étant ni théologien ni exégète, il n'a pu proposer qu'un premier discernement de ce qu'il avait découvert dans l'islam de ses interlocuteurs. Aussi peut-on tenter de résumer les aspects théologiques de sa pensée à partir de quatre textes importants, sans pour autant y voir un jugement définitif de sa part, car il se voulait toujours disponible à une révision de ses vues à caractère prophétique.

En 1917, dans l'*Examen du 'Présent de l'homme lettré'*, où il entend réfuter ce *Présent (Tuhfa)*⁹, livre de polémique antichrétienne attribué au tunisien Ibn al-Torjoman, alias Anselmo Turmeda, il constate que l'apologétique musulmane « ne propose à l'homme que d'adhérer par sa raison à l'évidence de la religion naturelle [...]. Le but de la révélation coranique, constate-t-il, n'est pas d'exposer et de justifier des données surnaturelles jusqu'alors ignorées, mais de faire retrouver aux intelligences en leur rappelant, au nom de Dieu, les sanctions temporelles et éternelles, la religion naturelle, la loi primitive, le culte très simple que Dieu a prescrit pour toujours, qu'Adam, Abraham et les prophètes ont tous pratiqués, sous les mêmes formes, en convainquant les idolâtres, juifs et chrétiens, de l'évidence de cette loi divine qu'ils doivent reconnaître, gravée dans leurs intelligences, lorsqu'ils en ont retranché toute vaine superstition [...]. L'apologétique musulmane, qui part de l'impossibilité rationnelle d'une relation quelconque unissant Dieu, le créateur, à l'homme, une créature, scelle cette interdiction par le texte même dont la révélation a été faite à Mohammed : c'est le texte de la Parole divine ». Et Louis Massignon d'insister sur ce caractère de l'islam en toutes ses manifestations : « La révélation coranique est présentée comme la loi naturelle, c'est-à-dire la loi éternelle dirigeant vers la fin qui leur est propre les actes et les mouvements des hommes, telle qu'elle se formule pour la raison. Elle se dit, comme elle, universelle, immuable et absolue ». En bref, « l'Islam a voulu prouver, contre toutes les idolâtries, que la religion primitive des patriarches, d'Adam à Noé et Abraham, suffisait à tous les besoins sociaux de l'homme, en commandant à sa raison d'adorer le Dieu unique de la Loi naturelle, par la foi, à jamais ».

Plus tard, en 1935, dans la deuxième de ses *Trois prières d'Abraham*, celle intitulée *L'Hégire d'Ismaël*, L. Massignon concède que « l'Islam est presque un schisme abrahamique, comme Samarie et le talmudisme furent des schismes mosaïques, comme l'orthodoxie grecque fut un schisme postchalcédonien ». Il y voit « une réponse mystérieuse de la grâce à la prière d'Abraham pour Ismaël et les Arabes ». Poursuivant alors ses intuitions aussi riches que généreuses, il considère que l'Islam « par un mouvement d'involution temporelle, par une remontée vers le plus lointain passé, inversement symétrique à l'attente messianique grandissant chez les juifs d'Isaïe à Hérode, énonce la clôture de la révélation, la cessation de l'attente (car il est) antérieur, non seulement à la Pentecôte, mais au Décalogue » : il exprime, « avec une naïveté encore plus primitive que celle de l'enfant », un message qui se présente « en niveleur, au ras de la religion naturelle, de tout épanouissement dogmatique surnaturel », se réduisant, en fin de compte, « à la vertu morale de religion », si bien que l'Islam serait ainsi une « religion naturelle ravivée par une révélation prophétique ».

En 1948, dans un article *Le signe marial*, publié dans la revue *Rythmes du monde*, L. Massignon s'attache à justifier la sincérité de Muhammad, à rappeler qu'il y a des saints en Islam et à considérer celui-ci comme un défi mystique adressé aux Chrétiens. « Le Coran, écrit-il, admet que la générosité divine dépassera la nature (dans ses récompenses) et ne tolère pas que les insertions libres, par la grâce, du mystère divin dans les créatures (mystère unique où les Chrétiens discernent trois mystères, Trinité, Incarnation, Rédemption), insertions qui sont surnaturelles, soient rabaissées au vocabulaire équivoque des relations naturelles, par des

⁹ Cet *Examen du 'Présent de l'homme lettré'* par Abdallah Ibn al-Torjoman (suivant la traduction française parue dans la *Revue de l'histoire des religions*, 1886, t. XII), rédigé en 1917, ne fut publié, grâce aux soins de Daniel Masignon, qu'en 1992, à Rome, PISAI, 134 p. Louis Massignon, semble-t-il, n'en aurait désiré qu'une édition posthume.

dénominations ambivalentes comme celles de la communication des idiomes ». Et de conclure l'article en affirmant qu' « on peut dire que l'Islam existe, et continuera à subsister, parce que de foi abrahamique, pour contraindre les Chrétiens à retrouver une forme de sanctification plus dépouillée, plus primitive, plus simple, à laquelle les Musulmans n'atteignent que rarement, j'en conviens, mais par notre faute, parce que nous ne la leur avons pas encore montrée en nous, et qu'ils attendent de nous, du Christ ».

C'est enfin dans une lettre adressée, en 1958, à Mme R. Charles-Barzel, que celle-ci reproduit dans son livre *Ô Vierge puissante*, que L. Massignon précise sa pensée. « Il faut vous souvenir, lui dit-il, que les musulmans n'ont pas encore reçu de Dieu toutes les grâces, privées ou sacramentelles, dont les chrétiens détiennent le redoutable privilège. Redoutable pour eux, s'ils en mésusent en méprisant les musulmans à qui Dieu ne les a pas données ». En effet, ajoute-t-il aussitôt, « dans l'histoire de l'humanité, nous avons trois périodes religieuses : 1) l'état de nature, blessé par le péché d'Adam, correspondant à l'époque patriarcale ; 2) l'état légal, qui commence au Décalogue du Sinaï ; 3) l'état évangélique, qui commence au Christ et à la Pentecôte. Il est absurde de discuter avec un juif croyant, comme s'il était arrivé à l'état évangélique ; il est encore à la Loi de crainte. De même, il est absurde de discuter avec un musulman comme s'il était arrivé, soit à l'état légal, soit à l'état évangélique ». Et de conclure : « L'Islam est encore à l'état patriarcal, au temps d'Abraham ; et le fait que Mahomet l'a prêché six cents ans après la Pentecôte, que le Coran nomme Moïse et Jésus, fils de Marie, n'empêche pas l'Islam d'en être à l'état patriarcal, assez primitif, où la conscience morale, admirablement éclairée sur l'obéissance à Dieu, premier servi, et sur l'interdiction de l'idolâtrie, est encore crépusculaire sur la polygamie, le concubinat, le rapt et les ruses de guerre ».

Ainsi donc, pour L. Massignon, « le temps des exclusions n'est plus de mise », mais encore faut-il bien situer, à sa juste place, chacun des monothéismes, biblique ou para-biblique. Si, pour lui, toute l'histoire humaine se ramène à celle de la sainteté, encore faut-il trouver les voies qui permettent d'inclure les uns et les autres dans cette histoire. Considérant que l'Islam est « une religion naturelle ravivée par une révélation prophétique », L. Massignon s'efforce de s'expliquer à lui-même, en toute cohérence avec sa foi chrétienne, ce que représente l'Islam dans l'histoire religieuse de l'humanité : aurait-il pour mission de rappeler « la religion des origines » et faudrait-il le situer « dans l'alliance transhistorique conclue avec les 'fils d'Adam', aussi bien que dans l'histoire de la révélation spéciale commencée avec Abraham » ? Sans rien élaborer de théologiquement définitif en ses intuitions prophétiques, il n'en a pas moins nourri ses engagements scientifiques, politiques et mystiques, laissant à ses disciples le soin d'en préciser les dimensions exactes.

3. Son regard spirituel en esprit de Badaliya

A toutes les étapes d'une vie « pleine d'inter-signes », L. Massignon a toujours fait l'expérience d'étranges solidarités spirituelles après la décisive « visitation de l'Etranger » en la nuit du 3 mai 1908, lorsque Dieu lui a fait retrouver sa foi chrétienne en lui révélant le rôle exemplaire des saints et des substituts (*abdâl*) dans la communion des vivants et des morts. Trois personnes lui avaient enseigné cette certitude : Charles de Foucauld et l'appel du désert, Paul Claudel et le dépassement du péché par la croix, Daniel Fontaine et l'amour du prochain avant tout, sans parler de Huysmans (souffrir pour racheter l'autre) et de Hallâj (mourir en innocent pour sauver la communauté musulmane). C'est pourquoi il s'est senti appelé, à peine converti, à se substituer aux autres, à l'imitation du Christ, pour en assurer le salut. Au Caire, avec Mary Kahil, en 1913, il s'offre à Dieu pour que l'ami Luis de Cuadra, avec lequel il a péché, et qui se trouve en péril de damnation, se convertisse et se sauve. Plus tard, à Damiette,

en 1934, il entraîne son amie égyptienne à faire un même vœu de substitution (*badaliya*), en solidarité avec les chrétiens arabes, pour le salut des musulmans. En 1947, cela se concrétisera en une association de témoignage, de prière et de jeûne « pour une paix sereine entre Chrétiens et Musulmans », laquelle sera reconnue canoniquement au Caire par Mgr Medawar, au nom de l'Eglise grecque melkite.

Les textes fondateurs de l'association expriment à merveille l'esprit qui l'anime. « Pour réaliser, y est-il dit, et consommer, dans toute sa vérité providentielle, la vocation des chrétiens en Orient, de race ou de langue arabe, que la conquête musulmane a réduits à n'être plus qu'un si 'petit troupeau', cette union de prières, entre des âmes faibles et pauvres, qui cherchent à aimer Dieu et à lui rendre gloire, de plus en plus dans l'Islam, a pris naissance en Egypte, à Damiette. Réunis, groupés et dirigés d'un même élan, vers le même but, qui nous lie, c'est par lui que nous offrons et engageons nos vies, dès maintenant, en otage. Ce but, qui est la manifestation du Christ en Islam, exige une pénétration en profondeur, faite de compréhension fraternelle et de prévenance attentive dans la vie des familles musulmanes que Dieu a mises sur notre route à chacun [...]. Dans cette mission d'intercession pour elles, où nous demandons à Dieu, sans trêve ni cesse, la réconciliation de ces âmes chères, auxquelles nous voulons nous substituer 'fi l-badaliyya', en payant leur rançon à leur place et à nos dépens », nous nous engageons, continue le texte, à témoigner, à prier, à jeûner et à faire pèlerinage, car « salut ne veut pas dire nécessairement conversion extérieure. C'est déjà beaucoup d'obtenir qu'un plus grand nombre appartienne à l'âme de l'Eglise, vive et meure en état de grâce ». Les moyens proposés à tous sont la récitation de l'Angelus « pour eux » trois fois par jour (méditation du « fiat » marial), les sept oeuvres de miséricorde et la sanctification personnelle afin d'être pour tous des « évangiles vivants ».

Cette association de la Badaliya multiplia bien vite ses « familles » locales au Proche Orient, en Europe et en Afrique, inspirant chrétiens de toutes traditions ecclésiales vivant « au service des musulmans », et même certains de ces derniers devenus leurs amis intimes. Quinze lettres annuelles et quatre-vingt-onze convocations mensuelles (dont il est prévu la prochaine publication, dûment annotées) y expriment du 6 janvier 1947 à la mort de L. Massignon, le 31 octobre 1962, son « regard spirituel sur les événements en esprit de badaliya ». Une telle spiritualité propose à qui veut en vivre de savoir se mettre « à la place de l'autre », ou « chez l'autre », ou « ayant l'autre en soi », l'autre étant ici le musulman. « Echange existentiel » pour le « salut » de l'autre, nonobstant ses limites ou ses refus, dont il n'est pas directement responsable. Il s'agit alors pour le chrétien de souffrir « pour l'autre », voire « à cause de l'autre », pour en garantir la rédemption à l'imitation de ce qu'a fait Jésus Christ pour tous. Certains accepteraient même de se soumettre volontairement, pour cette fin, au statut de *dhimma* que prévoit l'Islam juridique pour les « Gens du Livre ». L'essentiel est alors de donner l'aumône de l'hospitalité, car, selon L. Massignon, « l'aumône fondamentale est l'aumône de soi, c'est-à-dire l'hospitalité, qui est une synthèse des œuvres de miséricorde. L'exercice de l'hospitalité, axial dans l'Islam 'abrahamique', est axial pour la Badaliya. Car c'est le Pauvre des Pauvres, l'Expatrié par excellence, Dieu, qu'elle nous fait accueillir, caché, 'substitué', dans le plus désarmé de nos hôtes étrangers, ici en France, les travailleurs nord-africains ». Telle est la spiritualité pratique où la foi ardente se traduit et se consume en charité efficiente, n'ayant pour « armes » que les « armes du Christ », la prière, le jeûne et l'aumône, actualisant le double commandement de l'amour de Dieu et du prochain, si cher à la tradition judéo-chrétienne, qu'une certaine *Lettre de 138* personnalités musulmanes a heureusement évoqué récemment.

Conclusion

Ainsi donc la vie même de ce témoin qui se consacra à la réconciliation entre chrétiens et musulmans constitue un premier enseignement pour ceux qui désirent en continuer la mission : certes, il a développé sa vocation dans un contexte professionnel particulier et en des relations interculturelles multiformes, y réalisant ainsi les promesses mystérieusement cachées dans sa « conversion primordiale » à Jésus Christ. Sa vision théologique de l'expérience religieuse des musulmans, plus ou moins élaborée, et aussi marquée par les aspects particuliers de l'Islam par lui étudiés ou expérimentés (surtout l'Islam de la Mystique) illustre à souhait jusqu'où l'hôte musulman peut être accueilli et compris dans la « demeure du chrétien ». Quant à sa spiritualité exigeante, quoique toute à l'imitation du regard que Jésus porte aujourd'hui sur ses frères et sœurs en humanité, elle relève essentiellement de ses modèles spirituels (surtout le bienheureux de Foucauld) et de ses expériences toutes personnelles. Les excès généreux de son attitude, dont le « caractère doloriste et l'esprit de substitution » lui est plus particulier, rappellent à tous les exigences de la solidarité, de la compassion et de la miséricorde, lesquelles sont à vivre au nom d'une « sainte émulation dans les œuvres de bien » et se réalisent dans le témoignage, la prière, le jeûne, l'aumône et les pèlerinages. Il n'y a là rien que de très naturel pour ceux et celles que la Bible interpelle ou que le Coran nourrit. Louis Massignon, avec beaucoup d'autres, nous invite ainsi aujourd'hui à l'imiter à notre manière : il a entrevu déjà ce que le Concile de Vatican II allait suggérer à tous, à savoir qu'il ne saurait jamais y avoir de paix dans le monde sans qu'il y ait dialogue entre les religions et respect réciproque entre leurs fidèles. Il nous dirait certainement aujourd'hui ce que Jean Paul II a dit aux jeunes musulmans de Casablanca, le 19 août 1985 : « Je crois que Dieu nous invite, aujourd'hui, à changer nos vieilles habitudes. Nous avons à nous respecter, et aussi à nous stimuler les uns les autres dans les œuvres de bien sur le chemin de Dieu ».